

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Au moment où les fêtes de la cour font appel à la haute élégance parisienne, nous nous empressons de visiter les toilettes exécutées par la maison *Gagelin* dont les costumes sont fort recherchés des femmes du grand monde.

Les robes à traine, dont nous blâmons quelquefois l'emploi, sont vraiment à leur place sous le manteau de cour; elles donnent à la toilette une grâce majestueuse, tout à fait de circonstance. La maison *Gagelin* excelle dans ce genre de parure, et tous les ans, à la même époque, nous la voyons déployer toutes les ressources d'une imagination féconde, afin de jeter un nouvel éclat sur la saison du luxe de haut parage. Cette année, les garnitures sont d'une grande magnificence; les franges de plume et de cristal se mêlent à la passementerie; la dentelle, toujours accompagnée de fleurs, gagne beaucoup à l'usage du satin, redevenu l'étoffe privilégiée des toilettes du soir.

Nous avons vu, dans les dernières compositions de *Gagelin*, une robe de satin gris-perle, avec manteau-tunique de velours ponceau; la jupe était garnie d'une frange plume ponceau et cristal, et la tunique était brodée à l'orientale avec de splendides dessins.

Voici quelques jolies toilettes qui nous ont paru dignes d'attention: Une robe de pou-de-soie, garnie de motifs de satin bleu, suivis par une fine tresse de soie et jais blanc; dans le bas, du tulle bouillonné à gros plis, avec grelots de jais blanc. Corsage décoré de satin bleu et ceinture-écharpe assortie.

Une robe de satin rose; la jupe ornée de trois rangs de bouillons de tulle blanc, posés en festons; à chaque contour de feston, en haut et en bas, un bouquet de roses, perlées de gouttes d'eau, posé sur le tulle blanc; corsage drapé de tulle, avec les mêmes bouquets, qui se répètent sur les manches.

Une robe de taffetas Pompadour, fond rose, à fleurs brochées; la jupe s'ouvre devant sur un jupon de satin blanc, bouillonné de tulle rose; le corsage décolleté est également ouvert devant sur une pièce de satin blanc, brochée de fleurs. Le tour du corsage et le dessus des manches courtes sont ornés d'une cordelière mêlée de perles blanches.

Les confections reçoivent toujours de très-riches garnitures. Dans les premiers jours de l'année, en raison d'un froid assez vif, les pardessus garnis de fourrures se sont montrés en majorité. La fourrure était placée sur les coutures en bretelles indépendamment de la bordure du tour et de celle des manches.

Depuis quelques jours, nous voyons chez *Gagelin* une foule de manteaux de velours, entièrement décorés de guipure et de passementerie; cette dernière se complète par des glands et des aiguillettes. Les manches sont à coude, suivies par des ornements aux coutures. Les petites vestes, coupées de toute sorte

de formes coquettes, reviennent à tout moment, malgré les efforts qu'on a tentés pour les détrôner. On ne peut nier qu'elles donnent de l'originalité au costume et puis elles autorisent une foule d'ornements divers et la mode est en ce moment passionnée pour toutes ces frivolités de franges, boules, galons cachemire, boutons et médaillons, dont le placement ne peut s'opérer qu'en taillant l'étoffe de manière à créer des angles, des pointes, des basques, enfin des mouvements susceptibles d'être entourés d'une manière quelconque.

Nous avons dit déjà qu'on a eu le bon goût de revenir, pour les toilettes du soir, aux nuances primitives et toujours si gracieuses, le blanc, le rose et le bleu. Les nuances en vogue pour costumes plus sérieux sont le grenat et l'aventurine. On fait encore des compositions en noir et blanc, qui sont de haute fantaisie et plaisent généralement, surtout depuis que les jais et l'acier ont été admis comme bijoux de demi-toilette.

Nous abordons non sans crainte le chapitre des chapeaux. On les fait de plus en plus petits; il n'y a que quelques modistes privilégiées qui sachent tirer parti de ces coiffures mignonnes. Le devant du chapeau n'est pas difficile à réussir, car il encadre bien le visage et, par conséquent, le moindre ornement le rend gracieux; mais c'est le fond du chapeau qui exige du tact et un style tout particulier. Un grand nombre de modistes échouent dans ces compositions purement de fantaisie. Madame *Alexandrine*, au contraire, se joue de la difficulté et donne à ses chapeaux le cachet de la véritable supériorité. On ne saurait rien trouver de plus délicieusement coquet. Quelques modèles de *peluche frisée* de nuances tendres, telles que: rose, bleu clair, lilas ou blanc, garnis de tulle bouillonné de même couleur, et de fleurs de velours, nous ont paru *le nec plus ultra* du goût parisien.

Pour les soirées des premiers jours de l'année, madame *Alexandrine* a composé de très-jolies coiffures; nous citons quelques types:

Une torsade de velours rouge, avec catalane blanche et guirlande de feuilles de vigne pourprées et raisins d'or;

Une coiffure de plumes bleues, avec esclavage de perles blanches, retenues par une coquille de diamants;

Un pouff de neige de dentelle, ayant de chaque côté une petite couronne de roses de mai, rattachées l'une à l'autre par des chaînettes de jais blanc, qui passent sous les coques de cheveux;

Et une coiffure de velours rubis, avec feuillage de lierre, poudré de cristal-diamant.

La composition des coiffures exige des fleurs d'une grande beauté, il en faut peu, mais elle doivent être d'un effet certain.

Madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, mérite une mention toute spéciale pour ses fleurs de duvet glacé, qu'elle entremêle d'*herbes aux turquoises*, une des plus jolies nouveautés de la saison.

Les robes de bal, de gaze, tarlatane ou crêpe, sont toutes ornées de fleurs; madame *Perrot-Petit* compose des groupes et des guirlandes assorties à la coiffure. Les fleurs brillantes sont admirables à la lumière, aussi seront-elles très en vogue cette saison.

On nous a montré un très-joli paletot d'une nouvelle coupe, il se nomme *Maitre Guérin*; il est taillé carrément, comme un habit à la française; les manches sont assez larges, avec de grands revers.

On fait ce modèle de drap ou de velours, mais il ne peut se passer des ornements de passementerie à olives, que l'on trouve dans les magasins de MM. *Ranson et Yves*, à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. *Maitre Guérin* n'est qu'une confection de demi-toilette, ce qui n'empêche pas son succès auprès des femmes les plus élégantes. La manière dont il est orné le rend original en même temps que distingué.

L'année est tellement fertile en modèles de confection, qu'on ne saurait les citer tous, chaque maison a ses patrons; les ornements riches, en passementerie, galons et boutons, ainsi que les plus beaux rubans sortent tous des magasins de la *Ville de Lyon*.

Une très-jolie robe de soirée nous a été montrée chez une couturière en renom, on cite cette robe parce qu'elle était entièrement ornée de dentelle *Monard*; voici sa composition: jupe de taffetas rose, avec encadrements de dentelle, formant des losanges doubles, glands de soie floche aux extrémités; grande ceinture de dentelle à bouts flottants derrière; corsage rond et uni, recouvert d'une pèlerine berthe de dentelle noire, qui forme des jockeys sur les manches, ces jockeys sont garnis de glands assortis aux médaillons de la jupe.

La dentelle *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, est certainement une des plus précieuses ressources, pour les femmes qui vont beaucoup dans le monde; elle leur offre un moyen peu coûteux de varier leurs costumes et de redonner de l'éclat à une toilette qui a déjà servi; la dentelle noire est un charmant ornement, toujours de bon goût et, qui plus est, toujours à la mode.

Ce qui ne sera pas toujours à la mode (nous l'espérons du moins), c'est d'avoir les cheveux roux.

Qui pourrait croire que, dans le siècle où nous vivons, il se trouve des femmes assez déraisonnables pour teindre leurs cheveux noirs ou châtains, afin de leur donner une nuance roussâtre qui, si elle était naturelle, devrait passer pour une infirmité?

Peut-être ne devrions-nous pas tenir registre de ces folles incartades, où l'excentrique tombe dans l'absurde, mais nous de-

vons parler de tout. En remplissant cet engagement au sujet des cheveux teints en roux, nous supplions nos lectrices de croire que nous désapprouvons hautement ces moyens de se faire remarquer, dont certaines femmes du demi-monde devraient seules avoir l'initiative et encore.... nous les plaignons d'avoir recours à de pareils moyens pour se singulariser.

Usons de la bonne parfumerie, pour nous embellir, pour préserver notre teint et nos mains des gerçures de la bise, servons-nous d'une bonne pommade bien onctueuse et bien parfumée pour lustre les jolis cheveux qui ornent nos têtes, parfumons nos mouchoirs et nos appartements. Ajoutons un peu d'art à la beauté, dissimulons les rides ou les cheveux blancs, si ceux-ci se montrent trop tôt; mais laissons les couleurs sur la palette des peintres, qui doivent se préparer pour la prochaine exposition.

La parfumerie *Oryza*, de la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, offre toutes les ressources imaginables pour la conservation de la beauté. Rien n'a été négligé afin d'aider la femme à rester jeune et belle le plus longtemps possible. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire la brochure intitulée la *Beauté éternelle*, écrite par la plume trempée d'eau parfumée de M. *Raynaud*. Ce que nous recommandons, surtout pendant le froid, aux femmes qui sortent le soir et ont l'habitude de veiller, c'est la crème *Oryza* de *Ninon de Lenclos* qui lustre la figure et la préserve du contact de l'air extérieur, si différent de l'atmosphère des salons; nous recommandons aussi l'usage journalier de la *Pâte royale* de noisette pour la beauté des mains.

Encore un bon avis: le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, défend la poitrine et les épaules contre les refroidissements, c'est la cuirasse des jolies femmes.

On peut, avec ce corset, porter une robe décolletée, car il ne monte pas plus haut que les autres; seulement quand on a chaud au dos, autour de la ceinture et à la poitrine, il est facile, dès qu'on sort, de conserver cette bienfaisante chaleur, en jetant sur son cou une bonne fourrure ou une pèlerine bien ouatée, on ne prend pas de rhume et l'on retourne au bal sans crainte et sans souffrance.

Les femmes qui désirent des cheveux roux et qui en acquièrent au moyen d'un cosmétique quelconque, ne devront jamais se servir du lait antéphélique, parce que celui-ci fait une guerre acharnée au plus bel ornement du visage dont les cheveux sont rouges: aux taches de rousseur.

Par malheur, les taches de rousseur et les taches cendrées attaquent souvent le teint des brunes et celui des blondes, et aucune d'elles jusqu'à présent ne se soucie de conserver un visage sablé: avec le lait de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, on garde un teint pur, limpide et reposé; c'est une *eau de beauté*, garantie par quinze ans de succès.

Marguerite DE JUSSEY.



Planche 2.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

Coiffures et sortie de bal (voyez la description page 3 de la couverture.)

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Il est loin le temps où une célébrité de la mode répondait à une personne qui se récriait sur le prix, excessif alors, de 50 fr. pour un simple chapeau de crêpe blanc tout uni : « Je vous le vendrais beaucoup plus cher, madame, si je pouvais le composer de moins encore. » A cette époque, le goût, la grâce, la simplicité, la distinction étaient fort appréciés et, certes, les modes françaises avaient un irrésistible attrait et une influence magique sur le monde entier; je dis les modes françaises, mais je devrais dire les modes de Paris. Autrefois le commerce se divisait en deux genres bien distincts : on faisait à Paris, spécialement pour les Parisiennes, les toilettes les plus sobres de nuance et les plus simples; les couleurs voyantes, les façons compliquées et d'un goût douteux étaient réservées pour la province et l'étranger; jamais les élégantes du dehors n'auraient pu admettre toute la simplicité d'une toilette parisienne. C'est le contraire qui a lieu aujourd'hui : les Parisiennes portent des toilettes si excentriques et si tapageuses que les dames de province, en lisant la simple et vraie description des modes actuelles, croient qu'on les trompe et qu'on exagère exprès pour elles.

Le *Moniteur de la Mode* est souvent taxé d'exagération, et cependant il est très-raisonnable et très-moderé. Il a été créé et dirigé en horreur de l'exagération; pourtant il est bien forcé de justifier son titre de *Moniteur* et, sous peine d'y mentir, de reproduire les toilettes qui sont très-réellement portées et adoptées par les meilleures maisons de Paris; mais il déplore tout bas le luxe qui domine trop souvent aux dépens du goût.

Quand celles de ses lectrices qui l'accusent viennent à Paris, elles voient alors toute l'injustice de leur accusation. On rencontre en effet, en ce moment, un luxe de toilettes si excessif, si cherché, si bizarre, qu'on ne se croit vraiment plus au centre des arts et du goût.

La facilité des voyages attire tant de monde dans la capitale, que, dans l'espoir de flatter tous les goûts, toutes les fantaisies, et d'attirer les regards des femmes qui veulent s'habiller à Paris, il n'est sorte d'inventions extravagantes que ne créent les fournisseurs, beaucoup moins soucieux, disons-le, des saines traditions du bon goût, que préoccupés de gagner le plus possible. Il faut bien payer son loyer!... et les loyers sont si chers!...

Ce qui console d'un tel état de choses, c'est que la réaction est inévitable. Le goût, qui tend à s'égarer, ne saurait abdiquer pour toujours.

Je vais décrire le monde et les toilettes; je le ferai chaque mois avec conscience, c'est-à-dire fidèlement; mais je protesterai, je conspirerai toujours en faveur d'une prochaine *restauration* des choses simples et distinguées.

Je vous dirai qu'on porte dans les bals des robes très-riches, surchargées de pailletteries, de bijoux de verroterie, d'oiseaux empaillés, de papillons aux ailes diaprées, de mouches bleues, roses et diamantées, de scarabées brillants, de coquillages nacrés; et qu'il n'est pas de coiffures, voire le chapeau de spectacle, qui ne doivent être agrémentées par un insecte quelconque. N'importe la bête, il en faut une : c'est du dernier bon ton. Les robes de tulle uni et les gazes transparentes, à l'aspect si vaporeux, sont tout à fait écrasées par ce clinquant de mauvais aloi qui fait ressembler nos élégantes à des reines d'opéra-comique ou à des princesses fortunées des contes de fées.

Je vous dirai que certaines femmes, et de celles du meilleur

monde, ont des ceintures semblables à celle de Crispin, avec larges et hautes boucles, soit d'or, d'argent, d'acier, etc., etc., une devant et une derrière.

J'ajouterai que la fantaisie et le caprice, poussés au delà de toute raison, et la manie de s'habiller étrangement toujours et quand même, ont mis en vogue : des corsages de danseuses de fandango, des vestes de hussards, des habits à basques comme ceux des incroyables du Directoire.

Nous avons vu paraître, cet été, les casquettes jockey, qui n'ont pourtant rien de très-séduisant; le tricorne, qui peut donner à la femme un petit air cassant, mais n'ajoutera jamais rien à la distinction; des bottes, oui, des bottes comme en portent les hommes!... Pourquoi pas des éperons?... Il ne faut jurer de rien.

Les bijoux artistiques revenant à la mode, on n'a rien trouvé de mieux que de dénaturer le style Campana : les élégantes s'ornent les oreilles avec des pendants de forme étrusque, qui sont d'une longueur tellement exagérée qu'il faut prévoir le moment où elles viendront heurter la haute boucle de la ceinture. En attendant, elles ressemblent à tout, excepté à des boucles d'oreilles; il y a des amphores qui sont de vraies bouilloires à thé, des équerres qui ont l'air de marteaux de portes. Depuis l'or le plus pur jusqu'au fer battu, tout est permis pour ces sortes de bijoux, qui n'ont plus besoin d'être jolis; ils doivent être avant tout extravagants, c'est le genre!...

Il est aussi une autre innovation qui fait fureur; ce sont les croix de chanoinesse ayant au moins de 15 à 20 centimètres de hauteur et que l'on s'attache au cou au moyen d'un velours, soit noir, soit de couleur assortie à la toilette. C'est une nouvelle manière de porter sa croix, et quelle croix, grand Dieu!

Puisque je vous parle bijoux, il me faut vous mentionner le genre nouveau adopté par le suprême dandysme. Les jeunes gaudins portent des épingles de cravates et des boutons de manchettes dont l'idée est vraiment très-ingénieuse : là, c'est une lettre cachetée, ou bien un bout de cigare allumé, ou bien encore un petit écriteau sur lequel on peut lire cette inscription idéale : *Appartement à louer*. J'avoue que je n'ai pu comprendre le sel de cette petite facétie.

J'allais oublier les quatre as du jeu de cartes; mais en vain voudrais-je mentionner toutes les fantaisies baroques qui sont à l'ordre du jour. Pour ces sortes de produits, il suffit aujourd'hui qu'on s'écrie : *C'est drôle!* et voilà un succès.

Pour en revenir aux modes des femmes, ce qui nous occupera tout spécialement, je dois vous dire que les chapeaux sont réduits à leur plus simple expression; en revanche, on les orne beaucoup dans le fond; généralement les passes sont unies; le bavolet n'existant plus, on l'a remplacé par une grosse coque de cheveux, que doit se faire toute femme qui tient à avoir du cachet dans sa mise.

Les cheveux doivent être ondés, crépés, frisés, et jamais lisses et plats. La ligne droite n'existe plus en ce moment.

Les façons de robes sont variées à l'infini. Les corsages, ornés de riches passementeries formant épaulettes, aiguillettes et brandebourgs, comme en portent les officiers d'état-major, donnent aux femmes un petit air plein de cranerie militaire, mais qui n'a rien de poétique, il faut bien l'avouer.

Je vous cite toutes ces extravagances parce qu'elles existent et que je dois officiellement les publier.

Il est cependant certains artistes de la mode qui savent



Lamevroux Imp. Laroque. 38. Paris

767 bis
Ad. Carabaud. Edite. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Lingerie et Fourures de la Balayouse, Pl. Vendôme, 4. Chapeau d'Alexandrine, r. d'Anlin, 14.
Fleurs de Perrot Petit et C^{ie}, rue N. S. Augustin, 20. Dentelles de Violard frères rue de Choiseul, 3.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C.

MADRID El Correo de la Moda, P. J. de la Pen

... mille grâces les
... et jules qui d
... qu'elle
... que, comme
... Elles ont le s
... de leurs vêtements
... consentent jam
... du cerveau ce

... les lettres se vent de
... d'une nouvelle
... les compliments
... toutes admirer
... se réjouissent à l
... de très espioles
... premier jour de l'an
... la Chine, une épe
... sur-t-on gre
... en Chine
... de la Chine
... de la Ver
... les administr
... et les mandans ser
... le premier jour. C
... de dissent, à r
... de leurs co
... Est censé que t
... de concert et
... le dernier jour de
... A cette heure co
... de f
... de la Chine est si prodig
... jusqu'à
... se prépare sa
... de l'an. Des
... Son-Nin et
... les fils eux que
... à l'approche du jour
... dans leur voisinag
... sont assés rep
... de temple. Chac
... on colle du pa
... se sont placés le
... de la famille se pare de
... est obligatoire,
... pour toute l'année
... employé-il tou
... ce costume, au p
... en état de s
... de la loi, les s
... sur les pe
... est desti
... de l'ha
... observent un je
... le jour des por
... par les chevaux, le
... du lin. C'est seul
... qui sert à assure
... l'ère suprême,

rendre gracieuses toutes ces toilettes, et il est des femmes jeunes et jolies qui donnent un grand charme à cette mode, tout exagérée qu'elle soit. C'est que pour elles il existe des limites que, comme femmes de goût, elles ne franchiront jamais. Elles ont le soin d'harmoniser le choix des couleurs, la coupe de leurs vêtements avec leur genre de beauté. Celles-là ne consentiront jamais à se mettre à la remorque des folies qui sortiront du cerveau en délire du premier tailleur débarqué à

Paris, industriel étranger non moins qu'étrange, risquant sur des filles de magasin, transformées en spécimens, des costumes inouïs, destinés à nos plus élégantes mondaines.

A force de chercher la bizarrerie, l'imprévu, l'inouïsme, il est impossible d'imaginer jusqu'où peut aller une mode qui n'a pas d'autres guides que la fantaisie, l'originalité et le caprice le plus désordonné.

Louise DE TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

Nos lectrices savent de reste comment on fête en France la naissance d'une nouvelle année. Toutes en sont encore à se rappeler les compliments et les souhaits sortis pour elles de ce berceau; toutes admirent encore les gracieux présents de l'amitié et se réjouissent à la seule pensée d'un avenir qui se présente sous de tels auspices. Ce que nos lectrices ignorent, c'est que le premier jour de l'année est pour tous les peuples, même pour les Chinois, une époque de réjouissance exceptionnelle. Aussi nous saura-t-on gré de réunir ici quelques curieux détails sur le jour de l'an en Chine.

L'année civile des Chinois commence au moment où le soleil atteint le 15^e degré du Verseau. A l'approche de la nouvelle lune, toutes les administrations sont fermées dix jours à l'avance, et les mandarins serrent leurs sceaux jusqu'au vingtième jour de la première lune. Cette suspension du pouvoir produit parfois des désordres, à cause de la faculté qu'ont alors les particuliers de régler leurs comptes, conformément à d'anciennes coutumes. Il est censé que toutes les affaires pendantes doivent être arrangées de concert et à la satisfaction des parties.

Le soir du dernier jour de l'année, tout le monde veille jusqu'à minuit. A cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées et de feux de joie. La consommation des pièces d'artifice est si prodigieuse que l'air devient chargé de nitre. Depuis minuit jusqu'à l'aurore, chaque habitant exécute les rites sacrés ou prépare sa maison pour la solennité du premier jour du nouvel an. Dès le matin, une foule immense assiége les temples. Soon-Nin est le nom des solennités du jour de l'an; on les fête aux quatre coins de la ville, dans quatre temples. A l'approche du jour de fête de chacun de ces temples, on construit dans leur voisinage de grands théâtres en bambous, sur lesquels sont ensuite représentées des pièces en l'honneur de la divinité du temple. Chaque maison se fournit alors de lanternes neuves; on colle du papier rouge à sa porte ou à celui de ses angles où sont placés les pénates; l'ameublement est renouvelé, et la famille se pare de ses plus beaux habits. Cette dernière coutume est obligatoire, car un Chinois se croirait voué à la pauvreté pour toute l'année, s'il n'avait été bien vêtu le jour de l'an; aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour observer cette coutume, au point de dérober parfois les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter.

Aux termes de la loi, les fêtes du nouvel an doivent durer dix jours, mais souvent on les prolonge d'autant. La première journée, dite des Oiseaux, est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme. On s'abstient de viande, et les rigoristes observent un jeûne sévère. Viennent ensuite le jour des chiens, le jour des porcs, le jour des brebis, le jour des vaches, le jour des chevaux, le jour de l'homme, le jour des grains, le jour du lin. C'est seulement alors, après avoir fêté la créature et ce qui sert à assurer son existence, qu'on songe à faire la part de l'Être suprême, à qui le dixième jour est consacré.

Les Chinois, qui ont inventé beaucoup de choses avant nous, y compris l'ingratitude, connaissent aussi de temps immémorial les cartes de visite. Comme nous, il se font, le premier jour de l'an, des visites et des présents, et ils s'envoient de grandes cartes de félicitation représentant les trois principales félicités dont, selon eux, les hommes puissent jouir sur la terre, savoir: un héritier, un emploi public (ou de l'avancement) et une longue vie. Ces trois souhaits sont indiqués par les figures d'un enfant, d'un mandarin et d'un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de la longévité. Ces cartes sont imprimées sur papier de Chine collé sur papier rouge. Les caractères en tête signifient: « Que votre bonheur soit florissant! » ou une autre formule de ce genre, et ceux tracés sur le côté: « Moi (ici le nom honorifique de celui qui envoie), je vous salue jusqu'à terre. Vivez à jamais! »

« Que votre bonheur soit florissant! » Nous ne voulons point d'autre formule pour les souhaits que nous formons en faveur de nos lectrices.

.*

Pour les enfants, ainsi que le faisait très-bien remarquer l'autre jour notre excellent collaborateur M. Xavier Eyma, le jour de l'an est, avant tout, le moment des étrennes, c'est-à-dire des nouveaux joujoux. Chaque année amène les siens. Depuis Henri III jusqu'à nos jours, les jouets qui ont successivement diverti en France les petits garçons ont beaucoup varié, et il serait trop long de les passer en revue. Ceux des petites filles ont moins changé: les poupées continuent de former l'élément essentiel de leurs amusements. Il s'en fabrique pour 1 500 000 francs, tandis que les jouets militaires, fusils, sabres, canons, tambours, ne représentent que 800 000 francs. Il est vrai qu'il y a des poupées de 2000 francs et plus. En revanche, il existe des poupées moulées, dont le modèle ne peut être livré à 2 centimes la pièce, et le modèle en jupe de papier, robe de mousseline et chapeau de carton de couleur, à 7 centimes.

Lorsque le prix d'une poupée habillée s'élève à 1 ou 2 francs, sa création a donné lieu, ainsi que le fait observer l'*Opinion nationale*, à une vingtaine d'opérations successives. Au-dessus de ces prix, le buste de la poupée, son corps, ses cheveux, ses dents, ses pieds, ses mains, ses yeux ont été l'objet de travaux du ressort de diverses industries spéciales. Son habillement et sa parure sortent des mains de bonnetiers, de chapeliers, de coiffeurs, de cordonniers, de couturières, de fleuristes, de gantiers, de lingères, de modistes, etc., etc., dont les poupées forment l'unique clientèle.

Les poupées de carton de l'Allemagne, les poupées de bois du Tyrol, viennent se faire habiller à Paris et n'ont de valeur à l'étranger qu'en sortant des mains de nos ouvrières. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Nous voyons par les comptes royaux que des envois de poupées habillées à la dernière mode furent faits en

1391 à la reine d'Angleterre; en 1496, à la reine d'Espagne; en 1571, à la duchesse de Bavière. Ces envois de modèles ont puissamment contribué à propager nos modes dans les cours étrangères et à y développer le goût d'une foule de produits de notre industrie. Leur indispensable utilité est démontrée par ce fait, que, depuis longtemps, d'après les lois de la guerre, les droits des belligérants sont sans application contre les poupées.

Puisque vos amusements mêmes contribuent à la prospérité du pays, amusez-vous, amusez-vous, enfants! Un jour vous changerez de hochets. Il vous faudra, à vous, mademoiselle Nini, un véritable ménage et de brillantes toilettes. Toi, Toto, tu voudras commander de vrais soldats, tu courras peut-être après la croix. Les soucis, les inquiétudes s'en mêleront. Vous aimerez, vous jalousez, vous haïrez peut-être. Alors, chers enfants, vous regretterez vos jouets et vous comprendrez que les plus grands bonheurs, ce sont les petits.

* *

A propos des étrennes, M. Edmond Texier nous raconte, dans *l'Illustration*, une petite histoire qui vaut la peine d'être reproduite.

Il ne faut pas croire, ainsi qu'il le fait observer, qu'il soit facile de donner des cadeaux d'étrennes; il ne suffit pas d'avoir à sa disposition le nerf du cadeau et de la guerre, l'argent; il faut encore — surtout à l'égard de certains personnages — faire preuve de beaucoup d'invention, ou tout au moins d'ingéniosité.

Quand le feu prince de Metternich était le ministre omnipotent que vous savez, M. de Rothschild, celui de Vienne (il y a des Rothschild partout), fit à la fille du prince un cadeau qui est resté célèbre dans les annales germaniques du jour-de l'an. Mademoiselle de Metternich avait huit ans: le banquier archimillionnaire fit fabriquer une poupée de la grandeur de la jeune fille, puis il commanda pour la poupée un trousseau complet de princesse impériale, robes de brocart, dentelles de point d'Angleterre et d'Alençon; chaque mouchoir valait cent écus, et au cou de la poupée s'enroulait un collier de perles de 40 000 francs.

Le prince de Metternich n'aurait jamais permis qu'un banquier prit la liberté d'envoyer à la jeune princesse sa fille un trousseau et un collier de perles... Mais une poupée, cela n'a pas d'importance, cela ne se refuse pas.

Voilà, certes, une façon délicate et galante d'offrir à une jeune fille de grande maison des robes et des bijoux. Nous avons cité l'anecdote pour que le procédé puisse servir à quelque lecteur du *Moniteur de la Mode* qui se trouverait, l'année prochaine, dans la position — nous ne disons pas embarrassée, mais embarrassante — de M. de Rothschild.

* *

Qui compte sans les savants s'expose à compter deux fois! Nous l'allons montrer tout à l'heure, dirait le bon la Fontaine.

Personne, à coup sûr, n'a oublié la précieuse petite recette que nous avons donnée, dans notre précédent numéro, pour faire disparaître les engelures. C'est un remède aussi simple qu'efficace; mais il paraît que, dans la note du *Pays* que nous avons reproduite, il s'est glissé « une petite erreur et une légère omission. » C'est *l'illustre et savant Balois* lui-même qui l'a écrit à notre grand confrère en lui demandant la permission de « rectifier l'une » et de « réparer l'autre ». Le tout daté de Newcastle, 23 décembre 1864, et signé: ABRAHAM ORLANDO. C'est pour nous un double devoir, on le comprend, que d'accueillir spontanément et la rectification et la réparation. Nous nous exécutons:

« 1° Il n'est pas nécessaire que les écailles d'huitre soient

chauffées au rouge blanc; il suffit qu'elles aient été suffisamment desséchées au four ou sous la cendre pour pouvoir être pilées et réduites en poudre très-fine;

» 2° L'axonge ou saindoux doit être légèrement chauffé pour faciliter la mixture. »

Si le docteur Abraham Orlando s'était borné à l'indication contenue dans les deux paragraphes qui précèdent, sa lettre de Newcastle n'aurait rien de particulier, et peut-être l'eussions-nous laissé passer sans y prendre garde. Mais ce n'est point un demi-savant que le docteur Abraham, et il a tenu à en fournir la preuve. Il nous apprend donc que le remède qu'il indique « avait déjà été soupçonné par les anciens, car on le trouve en germe chez le poète didactique *Quintus Serenus SAMMONICUS*, qui vivait à Rome à la fin du deuxième siècle de notre ère, et qui fut massacré en 212 par ordre de l'empereur Caracalla. »

On ne peut s'empêcher de regretter que l'empereur Caracalla n'ait pas cru devoir attendre un peu plus avant de donner un pareil ordre, car ce Sammonicus, homme précieux, grand savant et grand mathématicien, eût certainement reculé encore les limites de la science. De quoi n'était pas capable un Romain qui a écrit un traité en vers hexamètres sur *la Médecine*, et qui le premier a découvert les propriétés de l'axonge de truie, qu'il recommande, toujours en vers hexamètres, contre les engelures?

Cette prescription, au reste, nous vaut une petite réflexion assez méchante du bon docteur Abraham Orlando, ce dont il ne faut point s'étonner, les savants ayant naturellement l'esprit porté à la satire. « Sammonicus, dit-il, fait remarquer avec raison l'étrangeté de cette prescription: *axonge de truie*, car la graisse de porc est tout aussi bonne que celle de truie; mais, en fait de remèdes, les contemporains de Caracalla aimaient le merveilleux, tout au moins le bizarre et l'extraordinaire; j'ai même quelques raisons de croire que, sous ce rapport, les Français de 1864 ressemblent assez aux Romains du temps de Caracalla. »

Nous ne chercherons point à approfondir les raisons que peut avoir *l'illustre Balois* pour décocher un trait aussi vif aux Français de 1864; il nous suffit de constater que le docteur Abraham termine sa lettre en demandant pardon de « ces quelques observations qui lui sont dictées par son zèle pour ceux qui souffrent!... » Un Français de 1864 n'eût point trouvé cela!

* *

On ne sait pas encore jusqu'où peut aller la naïveté de certains domestiques. En voici un exemple:

Un riche propriétaire de la province avait envoyé son fils à Paris pour compléter ses études. Quelque temps après, un des valets de la maison vint trouver le jeune étudiant, qui lui demanda avec empressement ce qu'il y avait de nouveau dans la maison paternelle.

— Peu de chose, répondit le fidèle serviteur en se passant la main sur le front, comme s'il eût éprouvé quelque embarras à répondre; peu de chose. Seulement, vous vous rappelez ce superbe corbeau dont un de vos amis vous avait fait présent!... Eh bien, il est mort!

— La pauvre bête! Et comment cela?

— Parce qu'il s'est trop acharné au cadavre de nos beaux chevaux quand ils ont péri l'un après l'autre.

— Quoi! les quatre beaux chevaux de mon père ont péri? Mais par quel accident?

— Parce qu'on s'en est servi sans ménagement à transporter l'eau et les pompes quand votre maison a été incendiée.

— Que dis-tu? notre maison incendiée! Quand donc? comment?



767

M. Chevalier 217, à Paris

F. Chevalier

Edith de la. M^{me} Robert fils, rue de Richelieu, 35.
 Enseignement d'Espagnol de la. M^{me} AS^{te} Augustin.
 Monsieur Perrot Petit et C^{ie}, H. J. Simon, 240.
 Corsets de la. M^{me} L. N. Simon, rue S. Menevier, 103.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris... Rue de Richelieu, 92.

M. de Alexandrine - Coiffeuse de Bisterweld.
 Dentelles de Violard frères, rue de Choiseul, 3.
 Sous-pigeoires E. Greusy rue M. de Valenciennes, 133.
 Raynaud, Legrand, de l'Empereur, S. Menevier, 207.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, J. A. BOSTON, Publisher of the Englishman's Domestic Magazine - 218, Strand W.C.

MADRID, St. Geron. No. 14. Moda, P. J. de la Rosa

—Pense qu'en n'a pas
—Balthazar! es-tu fo
—Oui, monsieur, dit le
—C'est-à-dire, il n'y a
—Non.
—Le serviteur modeste
—Il n'y avait rien pour p
—C'est nouvelle.

—Est de mode de citer
—L'opéra ou appelle d
—C'est par versé d'un atelie
—Non. Non en emprunt
—C'est en 1848. La nouve

—C'est de parler des pièces
—C'est une œuvre aux Italiens
—C'est la reprise de Lind
—C'est de mademoiselle Patti
—C'est une œuvre, une série
—C'est de voir des plus
—C'est de voir qui attend la rec
—C'est de voir à la fois repa
—C'est de voir, ce somme à re
—C'est de voir mademoiselle
—C'est impossible — est impossi
—C'est de voir révéle
—C'est de voir de voir dram
—C'est de voir, après un rôle, elle
—C'est de voir chahousses
—C'est de voir, non en somm
—C'est de voir sous les trait
—C'est de voir Henri, dont
—C'est de voir l'opéra-Léonard, est
—C'est de voir Victorien Sardou, ce n'est
—C'est de voir la même réflexion.

—C'est de voir de la pièce
—C'est de voir, dit IV, on le capit
—C'est de voir, j'opéra de
—C'est de voir, ce n'est pas un
—C'est de voir, le royaume. Et
—C'est de voir, certainement jama
—C'est de voir, qui a imaginé M. Sar
—C'est de voir, de plus inextricable,
—C'est de voir, de plus gai, de plus
—C'est de voir, est impossible, il faut
—C'est de voir, à la musique, si
—C'est de voir, ce n'est pas
—C'est de voir, il y a de la ve
—C'est de voir, de faire à désirer, une o
—C'est de voir, de quelques char
—C'est de voir, de citer une class
—C'est de voir, C'est la perle
—C'est de voir, il faut dire. Le succ
—C'est de voir, madame Galli-Marié.
—C'est de voir, nous avons
—C'est de voir, de ce côté, notre lieu

— Parce qu'on n'a pas assez pris garde au feu, lorsqu'on a été la nuit, avec des flambeaux, ensevelir votre père.

— Malheureux! es-tu fou? mon père est mort?

— Oui, monsieur, dit le valet avec un profond soupir. Du reste, ajouta-t-il, il n'y a rien de nouveau ni chez vous, ni au village.

Et le serviteur modèle se félicita intérieurement de la façon dont il s'y était pris pour préparer son jeune maître à recevoir la fatale nouvelle.

Il est de mode de citer de temps à autre ce qu'en termes d'imprimerie on appelle des *coquilles*. En voici une qui, pour n'être pas sortie d'un atelier typographique, n'en est pas moins curieuse. Nous en empruntons le récit au *Figaro* :

C'était en 1848. La nouvelle de la révolution venait de frap-

per de stupeur tous les fonctionnaires de l'une de nos possessions d'Afrique. Les peureux, au grand émoi des plus hardis, évoquaient en tressaillant les horreurs de 93. — Les conversations, lugubres comme les romans d'Anne Radcliffe, allaient leur train, lorsqu'on remit à l'un des plus trembleurs, pour en prendre copie, une dépêche du ministre de la marine adressée au gouverneur. Elle commençait ainsi :

« Citoyen gouverneur, je vous envoie, par le navire de commerce le Y... et pour en faire immédiatement usage, une machine à étouffer les colons... »

— Horreur! je vous l'avais bien dit, murmura l'employé trembleur.

Et il se trouva mal. Les autres se contentèrent de pâlir.

Ce n'était pas si terrible pourtant. Une simple erreur de copiste avait causé cette émotion. Il s'agissait de vers à soie, et le ministre envoyait une machine à étouffer les cocons.

THÉÂTRES

Avant de parler des pièces nouvelles qui ont débuté avec l'année, nous devons aux Italiens de constater le succès que vient d'obtenir la reprise de *Linda di Chamounix*. Une indisposition subite de mademoiselle Patti avait forcé d'interrompre, au bout de quinze soirées, une série de représentations qui s'annonçait comme devant être des plus fructueuses. On en peut juger par le chiffre qu'a atteint la recette le jour où *Linda* et mademoiselle Patti ont à la fois reparu sur l'affiche. On n'a pas fait moins de 16 000 fr.; une somme à rendre jalouse la direction de l'Opéra. Pour tout dire, mademoiselle Patti s'est surpassée, non comme cantatrice — c'est impossible — mais comme actrice. On peut l'affirmer, elle s'est révélée comédienne, elle a fait preuve de passion et de sentiment dramatique; elle n'a point, comme tant d'autres, répété un rôle, elle en a été véritablement l'héroïne. Aussi l'a-t-on chaleureusement fêtée et applaudie. Ce sera à recommencer, nous en sommes certain, avec *I Puritani*, où elle nous apparaîtra sous les traits d'Elvire.

Le *Capitaine Henriot*, dont nous avons annoncé la représentation à l'Opéra-Comique, est-il, oui ou non, un succès? Pour M. Victorien Sardou, ce n'est pas douteux; pour M. Gevaert... cela demande réflexion.

La grande figure de la pièce de M. Sardou, c'est, on le comprend, Henri IV, ou le capitaine Henriot. Cette sympathique et originale physionomie de roi prêtait à l'intrigue; nul plus que ce prince n'a eu d'aventures romanesques, nul n'a plus joyeusement mené la royauté. Eh bien, quoi qu'ait vu le Béarnais, il ne s'est certainement jamais trouvé dans un imbroglio pareil à celui qu'a imaginé M. Sardou. Rien de plus serré, de plus mêlé, de plus inextricable, mais aussi rien de plus vif, de plus remuant, de plus gai, de plus intéressant. Raconter une telle pièce est impossible, il faut la voir.

Quant à la musique, si elle est un peu trop sérieuse pour l'Opéra-Comique, ce n'est point une raison pour se priver de l'entendre. Il y a là de la verve, de la chaleur, et, quand la mélodie laisse à désirer, une orchestration riche, colorée, sonore. En dehors de quelques chœurs fort beaux, on ne peut se dispenser de citer une chanson de table, entamée par le roi au second acte. C'est la perle de la partition, et Coudert l'a dite comme il sait dire. Le succès de l'excellent artiste a été partagé par madame Galli-Marié.

Au Vaudeville, nous avons la *Charmeuse* de M. Mario Uchard, mais de ce côté, notre tâche est pénible : où nous voudrions

constater un triomphe, nous ne trouvons que froideur de la part du public, et sévérité outrée de la part de la critique. Il faut sérieusement en vouloir à l'auteur, homme de talent et d'expérience, d'avoir causé, par l'abandon de son œuvre, la chute dont il est lui-même la première victime. Telle qu'il l'avait faite, la *Charmeuse* ne demandait qu'à vivre, et avec fort peu de chose, avec de très-légères modifications, elle eût longtemps charmé ses hôtes; mais on a fait grand bruit de discussions de théâtre qu'on aurait dû tenir cachées et qui n'intéressaient point le public, on a proclamé partout que l'artiste principal n'était pas à la hauteur du rôle qu'on se voyait forcé de lui confier, on a crié par-dessus les toits que la pièce n'avait point de dénouement : le public et la critique, pleins de confiance dans la parole de l'auteur, l'ont pris au mot et se sont bien gardés d'aller voir au Vaudeville si sa pièce est réellement aussi peu digne d'intérêt. Plus curieux, nous l'avons vue, et, nous le répétons, nous en voulons sérieusement à M. Mario Uchard, qui a dépensé tant d'esprit et de talent pour arriver à une chute. Que de pièces nous voyons réussir tous les jours, qui n'ont pas le quart des qualités incontestables réunies dans la *Charmeuse*! Combien ne sont pas même écrites, qui échappent au naufrage, tandis qu'une œuvre, évidemment entachée d'imperfection, mais à coup sûr vraiment littéraire, s'en va sombrer dans un oubli profond! Tant pis pour M. Mario Uchard et pour le Vaudeville!

L'Ambigu-Comique a aussi donné une nouvelle pièce, mais avec plus de bonheur que le théâtre de la place de la Bourse. La pièce de MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué est intitulée *Marie de Mancini*; ce n'est point une œuvre d'une grande originalité, mais on voit qu'elle est faite par des gens du métier. C'est l'éternelle histoire de Bérénice : Louis XIV aime Marie de Mancini et lui promet de l'épouser, puis il la renvoie, cédant à la raison d'État. Mademoiselle Page, toujours gracieuse et charmante, personnifie on ne peut mieux la nièce du cardinal Mazarin, de qui le caractère est un peu trop tourné à la caricature; mais le rôle est bien tenu par M. Clément-Just.

Prenons acte, en terminant, du mariage qui vient d'unir M. Alexandre Dumas fils à madame la princesse Nariskine. Nous ne saurions dire si la vie de l'auteur du *Demi-monde*, telle qu'il l'a arrangée jusqu'à ce jour, est le meilleur de ses ouvrages; mais on ne peut, en tout cas, reprocher à ce dernier, comme à la *Charmeuse*, de manquer de dénouement.

ROBERT HYENNE.

CLÉMENTINE

(Suite et fin.)

» — Ah ! reprit Clémentine, dès que ses larmes lui permirent de parler, je ne puis comprendre comment il est possible que vous ayez été trompé ; car mon malheur est connu de tous... On m'appelle Clémentine l'Aveugle, ou même seulement l'Aveugle, comme si mon nom, ma famille, ma jeunesse, que l'on dit belle, et mon cœur, que je sais très-bon, enfin tout ce qui ferait aimer une autre que moi, ne comptait pas pour moi. Effacée sous cette affreuse infirmité, je ne suis plus ni jeune, ni belle, ni bonne. Je suis l'Aveugle !... et il ne me semble pas possible que quelqu'un ait pu l'ignorer.

» Elle était encore à genoux, mais ses forces paraissaient vaincues par la douleur ; elle ployait sous son émotion et s'était assise sur ses pieds comme la Madeleine de Canova, affaissée par la souffrance profonde de son âme.

» Alors, pour combattre l'émotion qui s'emparait de moi et qui m'étonnait moi-même, je détournai mes regards, je fermai les yeux, et comme elle ne parlait plus, j'écartai ma pensée d'elle pour la reporter sur moi. Je me souvins de Paris, de ce que j'y avais laissé, des jolies femmes que je brûlais d'y revoir, des amis que je me faisais une fête d'y retrouver ; des plaisirs que j'avais goûtés et de ceux que je m'étais promis au retour. Revenant à la réalité, un cri involontaire trahit ma pensée, et je dis tout haut avec une profonde amertume :

» — Mais je vais être la fable de mes amis ? Ils n'auront pas assez de railleries pour se moquer de ma facilité à me laisser prendre pour dupe.

» Un long gémissement de Clémentine répondit seul à mes paroles.

» Et moi, tout éperdu et puisant dans l'émotion qui me troublait une énergie qui m'était inconnue et une lumière nouvelle pour éclaircir ma situation, je poursuivis ainsi avec emportement :

» — Ou bien ils diront que le besoin et l'envie de l'argent m'auraient fait accepter toute espèce d'ignominie... Les moins scrupuleux riront ; mais les autres, les autres me mépriseront !

» A cette idée, j'éprouvai quelque chose du désespoir que cette jeune fille venait d'exprimer. Les émotions violentes se communiquent ; ainsi moi, qui ne me souvenais pas d'avoir jamais pleuré, je fondis en larmes et je tombai sur un siège, n'ayant plus la force de me soutenir !

» Je restai là sans mouvement, la figure cachée dans mes mains et les yeux fermés comme si j'avais craint de voir la lumière du jour qui devait éclairer ma honte !

» Il y avait déjà quelques instants que j'étais ainsi absorbé et immobile ; le silence se faisait autour de moi, quand je sentis deux petites mains douces, qui touchaient la mienne, qui la prirent et la caressèrent. — Puis je sentis des lèvres qui s'y collaient pour essuyer une larme qui venait d'y tomber.

» J'ouvris les yeux : c'était la belle jeune fille qui s'était traînée à genoux jusqu'à mes pieds. Elle leva la tête, ses grands yeux voilés, qui ne lui avaient jamais servi qu'à

pleurer, semblaient regarder hors de ce monde où ils ne pouvaient rien voir ; puis elle prit la parole d'un ton doux et calme avec un son de voix enchanteur :

» — Monsieur, dit-elle, quoique j'ignore bien des choses de la vie réelle, je pense qu'il doit y avoir dans les lois de notre pays quelque moyen d'échapper à un mariage où la bonne foi de quelqu'un a été surprise ; il est impossible que le nôtre ne soit pas rompu à votre demande ; ne vous affligez pas ainsi, je ferai ce que vous voudrez pour vous venir en aide..., car ce serait le plus grand de mes malheurs, si grands déjà pourtant ! que d'être la cause de votre éternel désespoir.

» Il y avait quelque chose de si tendre dans les inflexions de cette jeune voix sortant de ces lèvres charmantes, que je l'admirais en voulant la haïr. Je restai silencieux ; que pouvais-je lui dire ?

» — Ou bien encore, reprit-elle en rougissant un peu comme quelqu'un qui craint en touchant à une question délicate de blesser une âme sensible, ou bien encore ne dites rien. Repartez pour Paris seul ; ne me montrez pas à vos amis, moi pauvre objet d'horreur, et s'il était vrai, ajouta-t-elle en hésitant, que l'argent vous fût nécessaire, gardez ma dot ; elle sera un dédommagement du chagrin que je vous cause aujourd'hui. Je vous dois bien cette compensation : j'ai eu par vous huit jours de bonheur.

» — Comment cela ? demandai-je étonné.

» — Il y a juste huit jours, reprit Clémentine, que l'on m'apprit que j'allais me marier. Un homme jeune et distingué, me dit-on, consentait à me prendre pour sa compagne, et moi alors je crus qu'instruit de mon malheur, il en avait pitié et qu'il voulait sincèrement m'aimer. Pendant huit jours j'ai rêvé que j'entendais de douces paroles. Moi, à qui l'on n'en disait jamais que de cruelles ; moi qui depuis la mort de Jenny n'avait plus trouvé personne qui me permit d'être son amie.

» Je fis un mouvement en répétant le nom qu'elle venait de prononcer.

» — Jenny !

» — Jenny était une pauvre enfant de mon âge ; elle était, disait-on, laide et malfaitte, on l'appelait à la pension la Bossue ! comme on m'appelait l'Aveugle. Pour moi, elle était plus jolie que les autres, car elle était meilleure. Nous étions toujours ensemble au jardin pendant les grandes récréations ; elle m'expliquait les fleurs, les papillons, le ciel, les oiseaux et les nuages. Moi je l'embrassais en lui disant : Tu es belle ! car la beauté me semblait être ce qui fait du bien. Sa voix était pour moi une délicieuse musique ; mais un jour je remarquai qu'elle était plus faible et que ses pas en me conduisant au travers des allées, cheminaient plus lentement qu'à l'ordinaire. C'est qu'elle souffrait. On la mit à l'infirmerie, où il était défendu aux pensionnaires bien portantes d'entrer. Mais je regrettais tant de ne plus entendre la voix de mon amie, que j'y allais la nuit. La nuit ou le jour, c'est la même chose pour moi, et j'avais appris par quel chemin

on s'y rendait. Trois nuits de suite je parvins à m'y introduire pendant l'heure où tout le monde dormait. Nous nous disions bien des choses tout bas. Une nuit, la quatrième, quand j'approchai mon visage de sa bouche qui ordinairement était brûlante, je la sentis glacée. Je lui parlai, Jenny ne m'entendis pas. Je l'embrassai, elle resta muette et immobile. C'est qu'elle n'y était plus, elle !... Son âme était partie pour le ciel... J'ai bien pleuré alors et depuis et toujours ; il n'y avait plus de joie, plus de fleurs, plus rien pour moi ; elle était ma lumière ; je fus replongée dans l'obscurité !

» Des voix grondeuses, des paroles de dédain, des plaintes sur l'ennui de me servir, de m'aider, de veiller sur moi, voilà tout ce que j'entendis. Mais quand ma belle-mère me dit : — Vous allez venir dans la maison de votre père, vous y resterez nuit et jour, et ensuite un jeune homme vous emmènera chez lui où vous demeurerez comme sa femme et la compagne de sa vie ; à ce mot de compagne, je pensai à Jenny. Je crus qu'il pouvait y avoir aussi un jeune homme tellement disgracié de la nature que, ne pouvant être aimé de ceux qui le voyaient, il avait pensé à se choisir une compagne aveugle pour qui les idées de beauté et de bonté se confondraient à ce point, que son esprit ne pourrait concevoir que la laideur existât où réside une belle âme. Oh ! comme je me promis alors d'avoir pour lui toutes les paroles caressantes qui avaient fait tant de bien à Jenny ? Mais hier déjà je commençai à m'inquiéter, car pendant le dîner, ma cousine, qui était près de moi, me dit que vous étiez si beau que l'on devait vous aimer rien qu'à vous voir, et je ne compris plus pourquoi vous épousiez l'aveugle ! Tu es riche ! reprit ma cousine, et les hommes de Paris aiment tant l'argent ! Cependant moi je ne la croyais pas. L'argent, c'est bon à donner à ceux qu'on aime, voilà tout. Mais ce matin à l'église, quand vous m'avez demandé tout bas si je vous aimerais, j'ai deviné tout à coup qu'il devait y avoir quelque chose de bon en vous qui vous faisait désirer l'amour de la pauvre aveugle, et j'en ai été si émue, si touchée, que des larmes sont venues à mes yeux. Ah ! monsieur, que je suis malheureuse ! On vous a trompé pour se débarrasser de moi, car je suis à charge à tout le monde !

» Ici les larmes de Clémentine recommencèrent à couler plus lentes, plus calmes, mais continuelles. Alors silencieuse et les mains jointes, elle eut l'air de se réveiller et de prier, puis elle reprit ainsi dès qu'elle put parler :

» — Je ne veux pas vous être à charge, mais je ne voudrais pas non plus rester ici. J'y souffrirais trop, je m'entendrais trop reprocher mon malheur et la peine qu'il donne à tous. Eh bien, il me vient une idée. Vous savez qu'un petit château gothique en Périgord m'appartient ; il est isolé, il y a là de vieux serviteurs qui gardent cette habitation. Ils ont autrefois connu mes parents ; en leur donnant quelque argent, qui ajoutera à leur bien-être, ils me soigneront avec empressement, je le crois. Pendant que vous irez, vous, à Paris, retrouver tous les plaisirs qui peuvent vous rendre heureux, moi, je resterai seule.

» Ici Clémentine eut une expression douloureuse ; mais un effort sur elle-même amena un sourire à ses lèvres, et elle reprit :

» — Non, je ne serai pas seule, l'âme de Jenny vient

parfois me parler. Je communique ainsi avec le monde invisible. Tout à l'heure, quand je pleurais en silence, ma mère, que je n'ai jamais vue qu'en rêve, m'est apparue intérieurement et m'a inspirée, parce que je lui demandais du cœur de me dire ce que je devais faire pour que vous ne fussiez pas malheureux à cause de moi !

» Une exaltation sublime d'amour et de dévouement embellissait tellement alors la figure charmante de Clémentine, qu'elle me semblait un être surnaturel. Cette abnégation d'elle-même, cette tendresse généreuse pour moi, étaient des révélations d'une nature inconnue et dont le charme s'emparait de toute mon âme. Aussi ce fut par un mouvement naturel que je lui répondis avec tendresse :

» — Pauvre enfant ! qui avez tant souffert sans l'avoir mérité, pardonnez-moi les larmes que vous avez versées aujourd'hui.

» Je l'attirai à moi, je posai mes lèvres sur son front si pur qu'il semblait refléter son âme candide... Ah ! vous avez un ami maintenant, ajoutai-je.

» — Que je l'aimerai ! dit-elle avec une joie qui la transfigurait.

» Un bruit se fit entendre, c'était celui des pas de Julie, la femme de chambre. Clémentine se leva, et je me plaçai près de la porte dans la pièce voisine, pendant que Julie aidait sa jeune maîtresse à changer de costume ; elle substitua à la toilette de mariage une robe de soie bleue et un chapeau blanc, puis jeta sur ses épaules un mantelet de dentelle ; une voiture nous attendait dans la cour. Aucun mot n'avait été prononcé ; je pris Clémentine par la main, et je l'emmenai furtivement sans dire adieu à personne, sans qu'aucun domestique nous suivit ; tout ce qu'elle devait emporter fut mis dans la voiture qui nous conduisit au chemin de fer : seulement, au lieu du convoi de Paris, nous primes celui qui menait en Périgord. Clémentine, sans m'interroger sur la direction que nous allions suivre, se tenait à mon bras avec un mouvement de confiance qui me touchait profondément. Elle pressa contre son cœur le bras qui la soutenait, quand elle entendit nommer notre destination. Oh ! je veillais attentivement sur elle ! comme une mère veille sur un enfant délicat et malade. Je la plaçai près de moi dans le wagon où nous ne fûmes pas seuls, mais, je la sentais à mes côtés avec émotion ; toute la route se fit en compagnie. La station du chemin de fer est située à peu de distance du château ; nous nous y rendimes à pied avec des paysans qui portaient des bagages, et Dieu sait quels cris de surprise et de joie accueillirent Clémentine et celui qu'elle nommait son mari ! Les bonnes gens, le mari et la femme, avaient fait une fois un voyage à Poitiers à leurs frais, pour voir l'enfant de leurs anciens maîtres ; c'était leur culte, et son malheur ajoutait de la tendresse à leur respect. Je pensai que je pourrais sans crainte la livrer à leur surveillance et à leur dévouement, mais je voulais d'abord l'installer moi-même, lui faire connaître les dispositions de son appartement et même du château tout entier. Cette enfant, qui n'avait jamais vu le jour, suppléait au sens qui lui manquait par l'excessive délicatesse des autres ; elle allait seule dans la pension où on l'avait élevée ; elle reconnaissait chacun à la voix, et un tact d'une perspicacité singulière lui apprenait quand elle s'approchait de quelque objet matériel. Son adresse

était extraordinaire; elle se heurtait rarement aux obstacles; ses mains mignonnes, gracieusement tendues, la préservaient de tout danger. Mais il fallait d'abord lui faire connaître les lieux où elle venait habiter pour la première fois; je pris ce soin avec minutie. Le château, bâti au sommet d'une montagne, a l'aspect d'une tour enchantée où quelque châtelain a dû jadis s'être mis à l'abri de toute attaque. La vue y est admirable, mais c'était un plaisir perdu pour Clémentine; je lui en cherchai d'autres. Un parc, encore planté à la française, occupe tout le plateau de la montagne, et entoure ainsi le château; qui se compose de grandes pièces au rez-de-chaussée ouvrant sur le parc; là, une chambre ornée de bois sculpté, me parut saine et susceptible d'être chauffée; j'en fis la chambre de Clémentine et m'arrangeai d'une plus petite tout à côté. A la suite de la chambre de Clémentine était un salon vaste et bien aéré, ouvert par trois portes-fenêtres sur le parc. Nous y trouvâmes un piano; quand j'en approchai la pauvre enfant, elle l'ouvrit, s'assit et commença quelques préludes qui annonçaient des mains exercées; puis tout à coup une voix d'ange me fit entendre le beau morceau intitulé : *Noël*; c'était un chant angélique; je restai en extase devant cette beauté si poétique, chantant le bel air d'une voix sonore et douce qui retentissait dans le vaste salon si longtemps solitaire et muet. J'écoutais encore qu'elle ne chantait plus, et que tendant ses bras vers moi, elle disait en souriant :

» — C'est mon Noël ! ma naissance ! ma vie ! que je viens de chanter. Mon cœur comprimé respire à son aise ici... j'y puis aimer quelqu'un qui est bon pour moi.

» Je devais passer là seulement trois jours pour les petits arrangements intérieurs et pour faire étudier à Clémentine la topographie du château, afin qu'elle pût le parcourir seule; il me semblait qu'elle avait besoin de moi sans cesse, et je ne la quittais pas un seul instant sans inquiétude. Un jour que je fus obligé de m'éloigner quelques heures, je revins en courant tant j'avais besoin de la revoir. Chaque jour je remettais au lendemain à m'occuper de mon départ. Clémentine n'en parlait jamais et semblait heureuse. Cependant, j'avais toujours le projet de partir, de me séparer d'elle et de revenir à Paris, et quoique ce fût dans mon esprit à l'état d'une vague pensée qui s'effaçait chaque jour davantage. Je regardais Clémentine dans les premiers jours de notre mariage comme une personne que je devais quitter, à qui je n'étais

lié que pour un moment; il y avait même quelque chose de paternel dans mes soins vigilants, et je ne me rendais pas compte de cette espèce de sentiment, qui, malgré l'attrait de sa beauté, me faisait respecter en elle la jeune fille innocente dont je ne voulais pas faire ma femme dans l'avenir. Cependant, qu'elle me semblait belle ! qu'elle me paraissait charmante ! Je l'aimais comme un être supérieur, je lui rendais ce culte qui m'avait idéalisé, et il me semblait que je n'avais de droits sur elle qu'à la condition de consacrer toute ma vie à son amour.

» Le bonheur l'embellissait encore, les roses couleurs de la santé brillaient sur ses joues, tous ses mouvements étaient pleins de grâce et de joie. Cependant, un jour que je l'avais quittée pour donner quelques ordres, elle accourut pâle, tremblante, et je crus que la vie allait l'abandonner.

» — Qu'avez-vous, m'écriai-je ?

» — Ah ! vous êtes là !... Ce n'était pas vous, et tombant à genoux, elle tendit les mains vers le ciel en disant :

» — Mon Dieu ! je vous remercie, il n'est pas encore parti !

» Le bruit d'une voiture l'avait trompée, et je compris qu'elle mourrait de mon départ.

» — Oh ! ma Clémentine, lui dis-je en la pressant avec amour dans mes bras, non je ne pourrais pas vivre sans toi ! Y a-t-il jamais eu pour moi dans le monde, des émotions de bonheur semblables à celle que tu peux donner ?

» Que te dirai-je, mon cher Frédéric, le soir de ce jour-là, j'écrivis à Paris pour faire venir mes meubles, mon domestique et mille objets pour Clémentine; je fis aussi terminer mes affaires, car j'étais décidé à ne jamais quitter ma femme.

» Un an s'est passé, et je suis mille fois plus heureux encore que le premier jour. C'est une vie nouvelle que je ne connaissais pas, une vie du cœur et de la pensée, une vie idéale à deux, sans une minute de séparation, un vrai mariage enfin où l'on n'est qu'un seul être en deux personnes, et où les idées se multiplient par les émotions. Elle voit dans mon âme et moi dans la sienne; il y a là l'infini. La vie n'est pas assez longue pour un tel bonheur; aussi espérons-nous qu'il se continuera dans le ciel.

» ARMAND. »

Madame ANCELOT.

VIEILLE CHANSON.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclos,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose.

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévouement
N'aït rien de morose,

Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose.

S'il est un rêve d'amour
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh ! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose.

Victor Hugo.

LE ROI DES AULNES.

(Premier article.)

C'était par une soirée d'automne, le soleil venait de disparaître à l'horizon, et une lumière limpide, calme, harmonieuse, rayonnait sur la nature, dont les teintes adoucies prenaient un charme mélancolique sous cette pure et tranquille clarté.

A cette heure, un tableau à la fois plein de fraîcheur et d'étrangeté se déroulait au sein d'un des sites les plus pittoresques de la Hongrie. Une centaine de jeunes gens des deux sexes, vêtus de leurs habits les plus éclatants, gravissaient en chantant une montagne couronnée à son sommet par un petit village, et le long de laquelle étaient jetés, çà et là, comme des nids d'hirondelles, quelques rustiques maisons aux toits de tuiles rouges et aux balcons de bois blanc.

Les jeunes gens allaient par bandes, et tous ces groupes, aux couleurs brillantes et variées, se détachant avec vigueur sur les flancs grisâtres de la montagne, produisaient un panorama d'une splendeur, d'une bizarrerie et d'un charme inexprimables.

La séve de la jeunesse éclatait en eux, et ils paraissaient tous beaux sous les gracieux vêtements qui faisaient si bien valoir l'harmonie et l'élasticité de leurs formes. Le teint ardent, l'œil étincelant, le geste désordonné, ils chantaient avec un abandon qui tenait du délire, et pourtant leur exaltation avait je ne sais quoi de fervent, d'intime et de recueilli qui annonçait que c'était du cœur que partaient ces hymnes enflammés.

Ce qu'ils chantaient, c'étaient les joies profondes de l'amour chaste, ce qu'ils célébraient, c'était l'union des deux jeunes gens qui marchaient en tête du cortège, et qu'ils accompagnaient jusqu'à leur demeure après avoir assisté aux fêtes de leur mariage.

Arrivés à une espèce de chalet bâti vers le milieu de la montagne, sur une plate-forme naturelle, tous s'arrêtèrent, entonnèrent encore un chœur, puis quittèrent les nouveaux mariés et se séparèrent en deux bandes, dont l'une continua de gravir la montagne, tandis que l'autre la descendait, les uns demeurant au village qui se déroulait à sa base, et les autres habitant celui qu'on voyait étinceler à son sommet.

Les jeunes époux demeurèrent longtemps là et ne se décidèrent à entrer chez eux qu'après avoir perdu de vue tous leurs parents et amis.

Au moment où ils allaient franchir le seuil de leur maison, un homme sortit tout à coup d'une espèce de baraque grossièrement bâtie à l'autre extrémité de la plate-forme, et comme incrustée dans le roc, avec lequel on eût pu la confondre.

Cet homme était un soldat, et cette baraque un corps de garde, car nous avons oublié de dire que cette histoire se passait à l'époque où les Hongrois étaient en guerre avec la Russie.

— Salut aux nouveaux époux ! dit le soldat en s'avançant vers les deux jeunes gens d'un air assez gauche.

Puis, caressant avec complaisance la barbe inculte et

les épaisses moustaches qui envahissaient les trois quarts d'un visage où florissaient la santé et l'insouciance :

— Heureux Sylvius, et vous, belle Albina, leur dit-il avec un sourire qui mit à nu un râtelier dont un crocodile eût été jaloux, permettez-moi de vous souhaiter bonheur et prospérité.

— Merci ! Miolack, répondit le jeune homme au soldat, dont il semblait avoir hâte de se débarrasser, merci.

Et tenant toujours la porte ouverte, il avança un pied dans la maison.

— Hélas ! mon pauvre Miolack, dit la jeune femme, qui semblait moins pressée que son mari d'entrer chez elle, j'aurais voulu vous offrir quelque chose ; mais, vous le savez, la noce s'est faite chez ma mère, au bas de la montagne, de sorte que nous n'avons rien chez nous, et jusqu'à demain...

— Je sais cela, belle Albina, et je vous connais trop pour douter de votre cœur, répondit Miolack, avec cette niaise gaucherie dans laquelle se reflétaient à la fois la bonté de sa nature et l'épaisseur de son intelligence ; mais je n'ai besoin de rien, et ce ne sont pas les liquides qui nous manquent, écoutez plutôt.

En effet, on entendait retentir dans l'intérieur du corps de garde un cliquetis de verres et un bruit de chants avinés, qui indiquaient clairement l'état où se trouvaient à cette heure les compagnons de Miolack.

— Alors, bonsoir, Miolack, dit Sylvius en mettant l'autre pied dans la maison.

— A demain, Miolack, dit la jeune femme en suivant lentement son mari.

Au moment où elle allait disparaître, le soldat fit un violent effort sur lui-même, et surmontant une timidité qui empourpra subitement sa grosse face et redoubla encore sa gaucherie naturelle :

— Ah ! dites-moi donc ?... s'écria-t-il.

— Quoi ? demanda la jeune femme en se retournant vers lui.

— Pardon ! si j'ose me permettre... et si je prends la liberté... Mais votre sœur, mam'zelle Minella...

Il se tut, car l'émotion lui coupait la parole.

— Eh bien, lui demanda Albina avec un sourire moqueur.

— Eh bien, reprit Miolack, est-ce qu'elle serait malade ?

— Pourquoi cela ?

— Pardon ! c'est une indiscretion de ma part ; mais je ne la vois pas parmi ceux qui sont venus vous accompagner jusqu'ici.

— C'est que vous avez la vue basse, Miolack, car elle y était. Allons, adieu ! à demain.

Elle disparut cette fois et ferma la porte derrière elle.

Miolack resta immobile, un pied en l'air, la main tendue vers la porte et le sourire aux lèvres, cherchant encore une phrase qui n'était pas venue à temps.

Il fut brusquement rappelé à lui-même par un bruyant éclat de rire qui se fit entendre à ses oreilles.

— Hein ! s'écria Miolack en se retournant.

Il vit en face de lui un soldat qui lui présentait un papier.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-il avec colère.

— Sergent, ce n'est pas ma faute, et je vous jure que si vous aviez pu vous voir...

— C'est bon ! s'écria Miolack, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; qu'est-ce que c'est que ce papier ?

— Une lettre du colonel, sergent.

— Ah ! c'est vrai, je me rappelle... Où l'as-tu trouvé, le colonel ?

— Toujours au même endroit, sergent ; au village de B..., à deux lieues d'ici, avec le régiment.

— C'est encore vrai ; je ne sais pas où j'ai la tête aujourd'hui... Dis donc, Otto, ne trouves-tu pas qu'il a l'air bien sévère, notre colonel ?

— Il est certain qu'il n'a pas l'air gai, quoiqu'il soit bien jeune ; je ne l'ai vu que deux fois encore depuis huit jours qu'il est notre colonel, et j'avoue que je ne suis pas à mon aise devant lui.

— Ce papier contient ses instructions, n'est-ce pas ?

— Oui, sergent ; et il paraît que ce n'est pas le moment de s'endormir, car on s'attend tous les jours, ou plutôt toutes les nuits, à une attaque de la part des Russes.

— Bon ! bon ! on veillera, et ils seront malins s'ils nous surprennent. Mais tu as marché bien vite, mon pauvre Otto, car je ne t'attendais pas avant deux ou trois heures d'ici.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, sergent, répondit Otto en baissant la voix, je ne me souciais pas de traverser la prairie après la nuit close.

— Bah ! et pourquoi ?

— Pourquoi ? sergent.

Et Otto montrait du doigt l'immense prairie qui se déroulait à leurs pieds, traversée en tous sens par de longues lignes de saules, dont le feuillage s'effarait au vent et blanchissait déjà sous les rayons de la lune.

— Vous ne savez donc pas, dit-il en baissant encore la voix, que le roi des aulnes affectionne cette prairie à l'heure où la nuit et le brouillard commencent à l'envelopper, et que bien des gens ont déjà vu sa tête blanche et ses yeux noirs glisser à travers les saules comme une nuée qui passe ?

Miolack ne répondit pas, jeta autour de lui un regard inquiet, puis frissonnant tout à coup :

— Rentrons, dit-il à Otto ; le brouillard du soir est malsain.

Revenons maintenant aux nouveaux mariés.

— Enfin, s'écria Sylvius quand il eut fermé la porte derrière lui, nous voilà donc mariés, chère Albina !

— Oui, Sylvius, nous voilà mariés, répéta machinalement la jeune femme.

— Nous sommes unis l'un à l'autre pour toujours, reprit Sylvius avec le même élan de bonheur.

— Pour toujours, dit Albina en regardant fixement devant elle.

— Et nous ne nous quitterons plus jamais.

— Jamais ! soupira Albina.

Sylvius s'aperçut enfin du contraste qui régnait entre ses exclamations et les réponses de sa jeune femme. Il se rapprocha d'elle, et s'emparant de sa main :

— Qu'as-tu donc, ma chère Albina ? Tu parais toute triste, et l'on dirait que tu regrettes déjà...

— Ah ! Sylvius, s'écria la jeune femme en posant sa petite main ouverte sur la bouche de son mari.

— Eh bien, non, je ne le crois pas, reprit celui-ci en effleurant des lèvres le front d'Albina, mais quelle peut être la cause de ta tristesse ?

— Eh bien, Sylvius, répondit la jeune femme après un moment d'hésitation, puisque tu veux le savoir, j'ai un remords.

— Un remords ! toi, Albina, s'écria Sylvius.

Et il regarda la jeune femme d'un air presque effrayé, car elle paraissait en proie à une vive émotion.

— Un remords ! répéta-t-il. Et quel remords peux-tu avoir ? Quel mal as-tu pu faire, toi, ma chère et douce Albina ?

— Tu ne devines pas, Sylvius ?

— Non, certes.

— Tu as donc oublié Steinko, Steinko à qui j'étais fiancée, qui avait reçu de moi un serment solennel...

— Steinko est dans son tort, répliqua Sylvius.

— Comment ? dit Albina stupéfaite.

— Sans doute ; vous alliez vous marier quand tout à coup il se met en tête que la Hongrie avait besoin de son sang, ce qui prouve de sa part beaucoup d'amour-propre et rien de plus ; et le voilà qui se fait soldat.

— C'était très-bien !

— Pour un Hongrois, mais très-imprudent pour un amoureux, surtout dans un pays qui passe pour être fertile en jolis garçons.

Et Sylvius jeta un regard de côté sur une petite glace accrochée au mur.

Il reprit :

— A peine est-il parti, tu fais une découverte, ou plutôt tu en fais deux ; la première, c'est que tu t'es trompée sur la nature du sentiment que tu croyais éprouver pour Steinko ; la seconde, c'est que tu me préfères à lui et que tu es touchée du désespoir où me jette votre prochain mariage.

— Il est vrai, dit Albina.

— Cependant, tu serais morte, et je crois que tu m'aurais laissé mourir plutôt que de manquer à ta parole quand, trois ans après son départ, Steinko cesse tout à coup de donner de ses nouvelles, et nous apprenons bientôt que, dans une rencontre avec les Russes, il est resté sur le champ de bataille.

— Pauvre Steinko ! soupira la jeune femme.

— Steinko mort, tu te trouvais naturellement dégagée de ton serment ; pourquoi aurais-tu attendu davantage ?

— Pourquoi ? parce que j'avais juré d'attendre cinq ans ; et il n'y a que quatre ans de cela, et... me voilà mariée. Tu le vois, Sylvius, j'ai manqué à un serment solennel, et c'est là la cause de mes remords.

Constant GUÉROULT.

(La suite au prochain numéro.)